

Je rougis de le dire : on m'a affirmé que cette saleté a été écrite par un quasi compatriote à moi !

Là, nos Curés sont vilipendés, nos Bedeaux sont traités d'ignoble façon, nos bons Canadiens, nos Canadiennes si vaillantes, si religieuses, sont entraînés dans la boue : mais la *Vérité* trouve moins dangereux de frapper un frère que de réfuter des doctrines éhontées, sales, crapuleuses, attentatoires à l'honneur du peuple entier de race française.

Aimables lectrices, bienveillants lecteurs, jugez !

Vous passez à un *petit rimeur*, Arthur de Bussières, et tout en persiflant, vous l'accusez d'une *comparaison blasphématoire*.

Oh ! j'avoue que ce vers m'a fait peine, parce qu'il est d'une grande inconvenance !

Mais de grâce, M. et cher confrère, prenez votre petit catéchisme, et dites-moi ce qu'est le blasphème ?

Avez-vous lu le superbe ouvrage de M. l'abbé Luche : *Notes d'un catéchiste, ou court commentaire littéral sur le catéchisme... de Québec, Montréal, Ottawa ?* Lisez-le donc : soyez sûr que cela ne vous nuira pas.

Il faudrait supposer à M. A. de Bussières une mauvaise éducation, une méchanceté bien éloignées de ce qui est. Le connaissant comme je le connais, je puis garantir son attachement à la religion, la bonté de son esprit et de son cœur. J'en dirai tout autant de M. Henry Desjardins, jeune homme exemplaire.

Je vous souhaite, du fond de mon âme, de pouvoir tourner d'aussi *pitoyables rimailles* — selon votre gracieuse expression : l'Académie ne daignant point donner le mot de *rimaille* — que ces deux *potaches*, ces *enfants de l'école littéraire*, ces *bambins de lettres*, (vous avez voulu dire, je n'en doute pas : *des lettres ? Bambins de lettres ne signifierait rien*). Que de belles expressions, quel style noble et relevé !

• • •

Enfin, M. et cher confrère, vous avez daigné me mettre sur le gril, ne vous faisant pas faute de m'y retourner en tous sens — et sans jeu de mot.

Eh ! si cela vous amuse !

Vous vous livre, à mon sujet, à tout autre chose qu'à des allégories hilarantes, délicieux adjectif dont la découverte, certes, vous vaudra d'être placé en tête de la galerie de "nos hommes illustres". Comme de petites causes parfois produisent de grands effets !

Je suis vraiment au regret, croyez-le, de ne point connaître l'Iroquois.

Si je formule ce regret, c'est à cause de la naïveté avec laquelle vous dites que j'ai "naïvement appelé" un prêtre du diocèse de Montréal "le savant bras droit" de Mgr Bruchési.

Si je savais l'Iroquois, j'essayerais, voyez-vous, de vous expliquer ce que signifie, en français, la *synecdoche*. Hélas ! il me faut garder ce doux secret... malgré moi...

Mais ce prêtre du diocèse de Montréal (avec quel respect ces choses sont dites ?...) doit bien rire dans sa barbe, de se voir ainsi traité par vous : n'est-ce pas, très vénéré, très savant et si bon monsieur le Grand-Vicaire ?

Je ne vois guère en quoi je suis blâmable d'avoir dit "notre bien-aimé archevêque" en parlant de Mgr Bruchési, que réellement nous aimons bien — moi en particulier, qui ai l'honneur et le bonheur de le connaître un peu intimement.

Si vous ne l'aimez pas, vous l'ai-je reproché ? Laissez-nous donc, et l'aimer, et le vénérer, et le lui dire : voyons, ce n'est pas blasphématoire, je pense ?

Un prêtre du diocèse de Montréal (vous tenez à cette expression !) y est proclamé "l'incomparable fils" d'une "incomparable mère," dites-vous, sans réfléchir à cette insulte gratuite à la mémoire d'une sainte femme qui me traitait comme une mère traite son fils ; sans songer à l'outrage que vous jetez à la face d'un prêtre que "notre bien-aimé archevêque" a loué publiquement et dans les termes les plus flatteurs ; sans vous soucier des sentiments de reconnaissance, d'amour filial, que je ressens pour cette "incomparable mère" d'un aussi "incomparable fils" que le vénérable aumônier de la Réforme.

Ai-je insulté madame votre mère ? Vous ai-je entraîné dans la boue, me riant de ce que vous pouviez ressentir en votre cœur pour madame votre mère ?...

Vous avez vu, je le pense, puisque vous me faites l'honneur de me lire, que je n'ai pas l'habitude de mâcher mes mots quand je me trouve devant une injustice, devant un égoïsme outré : sachez donc, monsieur, que ce que vous avez écrit là s'appelle, en français, un acte de polissonnerie doublée de lâcheté, si vous saviez ce que vous écriviez. Je veux croire que vous avez agi inconsciemment.

J'ose espérer que vous me comprendrez bien en ce que je vais vous dire : Quand je parlerai de mon bien-aimé père, de ma mère chérie, de ceux qui peuvent avoir tenu leur place, ou de monseigneur notre bien-aimé archevêque, Père du diocèse, ou du Saint-Père, dont vous dédaignez les conseils et les ordres, JE VOUS DÉFENDS de vous moquer d'eux ou de faire litière de mes sentiments à leur égard. Et je suis de taille à faire exécuter ma volonté, croyez-le.

Pour le reste, moquez-vous, riez, badinez : si vous saviez combien peu je m'en soucie !

Vous demandez s'il y a quelqu'un capable, au MONDE ILLUSTRÉ, de discerner entre ce qui peut être imprimé et ce qui ne doit pas l'être ?

Je ne vois personne en état de faire cette distinction : peut-être, si vous le vouliez... Non seulement vous en auriez l'agrément, mais encore les aménités dans le genre de celles dont vous avez l'exquise grâce de me combler.

Dans votre numéro du 30 juillet dernier, page 2, sous le titre : *En communion avec le Pape*, colonne troisième, au sixième paragraphe, nous lisons :

"Le seul journal qui ose dénoncer systématiquement le péril des sociétés secrètes est dénoncé, à son tour, par des catholiques importants (?), comme une feuille dangereuse."

Vous ne dites pas, chez vous : "notre bien-aimé archevêque", on sent cela. Il est vrai que Dieu, dans sa miséricorde, vous a gardé de ce virus fin de siècle : *l'épiscopatisme* !

Le seul journal qui ose dénoncer...

Vous n'aimez pas l'admiration mutuelle du MONDE ILLUSTRÉ : nous, nous n'aimons pas l'admiration de soi-même comme elle est pratiquée dans les lignes ci-dessus rappelées. Chacun son goût.

Pardonnez-moi, M. et cher confrère, de ne m'exprimer point avec toute l'élégance que vous-même apportez à la confection de vos articles.

Pardonnez-moi aussi le titre que j'ai donné à cette réponse — double, je l'espère, selon les usages consacrés par le droit de réponse, de votre attaque injuste et complètement injustifiable — ; votre article m'en avait suggéré deux : celui qui brille là-bas, et *Bête Puante*. J'ai craint que vous n'y vissiez une hilarante allégorie dans un monceau d'adjectifs juxtaposés — et non juxta-posés ni juxta-position : cette dernière manière d'écrire ces deux mots est bonne au plus pour des fabricants de pitoyables rimailles, des potaches, des bambins de lettres.

Respectons du moins la belle langue française, qui n'en peut mais, s'il y a des lacunes sous certains crânes. N'est-ce pas votre avis ?

Tout ce qui précède ne m'empêche pas d'admirer la *Vérité* lorsqu'elle défendait toute l'Eglise, comme cela ne m'empêchera pas de l'admirer encore si elle reprend cette ancienne voie. Et à ce sujet, permettez-moi de la féliciter à l'occasion de son entrée dans la dix-huitième année de sa publication.

Recevez, M. et cher confrère, l'assurance de mes sentiments distingués.

Simon Picard

P. S. — Auriez-vous l'amabilité de dire à votre... long ami du *Réveil* (liaison peu recommandable !) que celui qui pond au MONDE ILLUSTRÉ, attend le réveil de la susdite longueur pour la prier de couvrir ? Afin de l'amuser durant l'incubation, vous pourriez lui envoyer,

en guise de biberon, une bonne et solide canule : cela calmerait ses longs nerfs. Si, réellement, vous vouliez combattre les doctrines perverses, les idées mauvaises, avouez que vous auriez beau jeu en prenant les élucubrations de votre allié... d'occasion. Mais c'est trop dangereux : vous préférez, n'est-ce pas, tomber sur les journaux catholiques, sur les évêques, c'est bien plus commode ! Ceux-ci ne répondent pas, ou ne le font que faiblement, parce qu'ils savent, eux, *user de charité*.

VON BISMARCK

(Voir gravure)

Il est descendu à son tour dans la tombe, celui qui, un moment, fit trembler l'Europe épeurée sous sa rude botte de soudard sans pitié.

Sa vie a été un amas difforme des divers états par lesquels peuvent passer les hommes en général : étudiant grossier comme il convient au Tudesque ; employé d'administration, servile devant le chef de bureau, hautain envers le subalterne ; député, puis homme d'Etat, dévoué à son maître tant qu'il le domine, haineux envers lui dès qu'il en est dompté ; tenace et têtu comme un Saxon, il parvient à la sourdine, éludant les traités, à organiser une armée formidable où il entretient une discipline de terreur et où le *knout* ou la *schlague*, comme on le voudra, est le moyen quotidien de persuasion employé.

Né le 1er avril 1815 à Schenhausen près de Magdebourg dans la province de Saxe, Othon, prince de Bismarck, entra en 1851 dans la diplomatie.

Habitué à conduire des êtres tremblants devant lui, il crut pouvoir dicter ses lois, au moins à un roi dépouillé, à un père trahi par ses fils, à un Pontife bafoué par toute la presse en puissance de juiverie. Se souvenant que trois de ses ancêtres étaient morts excommuniés ; se rappelant aussi que l'un des trois l'avait été pour avoir voulu chasser Dieu de l'école (nos modernes partisans de l'école neutre ne sont, en effet, que de vulgaires plagiaires) il fit le Cultur-campft, chassa les prêtres et les religieux, s'acharna contre les Jésuites, crut avoir enterré l'Eglise catholique, et hurla d'une voix triomphante la célèbre parole : "Nous n'irons pas à Canossa !"

Il y alla malgré lui.

Dieu se moque bien de tous ces gens-là ! Il brisa à son gré les Julien l'Apostat, les Luther qu'il fait crever dans les lieux d'aisance après une formidable orgie, les Napoléon dont il sème les ossements à Sainte-Hélène ou à Chislehurst ; il touche le chancelier de fer à l'apogée de la puissance : il l'envoie mourir longuement, des années durant, prosaïquement, lourdement, sans le moindre regret, loin des honneurs, sans aucune gloire, dans une terre du Lauenbourg le 30 juillet dernier.

C'était un colosse, que ce Von Bismarck... mais il avait des pieds d'argile !

Avec le cantique de la Sainte Vierge, on peut redire de Dieu : *Dispersit superbos mente cordis sui. Deposuit potentes de sede !*

DE BAILLEUL.

BIBLIOGRAPHIE

Nous recommandons vivement à nos lecteurs le *Naturaliste Canadien*, publication vraiment attrayante, que l'on devrait voir sur toutes les tables dans nos maisons canadiennes. L'abonnement ne coûte qu'un dollar par an. S'adresser à M. l'abbé V. A. Huard, supérieur du Séminaire de Chicoutimi, P. Q. (Cette petite Revue est hautement appréciée et recommandée par les Revues scientifiques de Paris et de l'étranger).

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'utilité au point de vue de l'histoire de notre pays, des *Recherches Historiques*, publiées par M. P. G. Roy, à Lévis (P. Q.) Nos lecteurs auront vu que souvent, nous empruntons des articles à notre estimable confrère.

L'abonnement n'est que d'un dollar par an.